

LA SEMAINE DE PARIS

Paris n'est pas triste, l'été. La littérature, quoi qu'elle se rapetite trop volontiers dans des moules très étroits, fournit des livres nouveaux; la politique, de sa langue aigüe et poisonneuse,—secoue les journaux. On se moque d'avance du père honnête-homme de M. Gambetta; on se moque même, d'une plume grossière, de la fille charmante de M. Jules Grèvy; on fait trahison au secret des coulisses, en donnant au public un abrégé malin d'un drame qui va être joué; on enrage de la calme solennelle et la force solide, avec lesquelles le Gouvernement a réussi à faire respecter ses ordres, malgré les appels à la Révolution armée, dès les journaux conservateurs. *Le Figaro* appelle Gambetta: *Empereur!* *Le Gaulois* propose une médaille pour décorer les magistrats qui, serrés de très près dans la besogne monarchique qu'ils faisaient, de toute l'autorité qui les venait de la République qu'ils tâchent de renverser, ont été obligés de se démettre:—ça n'empêche pas un riche monsieur de faire le *clown*, un orateur de se faire connaître, un baryton de chanter Mephistophèle habillé en noir, un académicien vaudevilliste de préparer un discours que, dit-on, aura encore du vaudeville.

M. Eugène Labiche, l'académicien récemment élu, s'était allé, un peu Horace qu'il est, écrire à la campagne son œuvre académique. Il a l'esprit léger, le féconde vaudevilliste—sauteur, comme un chevreau,—leste, comme un gamin,—riante comme un bluettes, ces fleurettes tant aimées de l'Empereur Guillaume. Legouvé—qui vient de publier des pages si émues et si vivantes sur Marie Malibran; Augier—l'homme au talent souple, auteur de cette lettre gentille, dont il s'est vengé, de sa bonhomie généreuse, de Sarah Bernhardt, qui le plantait là, au milieu du ruisseau, laissant sur l'affiche *L'Aventurière* fameuse; et Camille Doucet—le secrétaire perpétuel de l'Académie Française, ce tempérament classique, fait aux livres, à la cravate blanche et aux bons sourires,—ont assisté, et ont été charmés à la lecture intime du discours de son ami Labiche.

Ah!—qu'ils faisaient mieux que ces messieurs de la presse, ces décaqués de Paris, ces vieillards parfumés, ces

boulevardiers, ces dames légères, qui allaient tout bonnement voir pirouetter un homme qui ne mérite pas l'argent qu'il a,—et qui l'aide à maintenir sur un pied princier une enfant de la voltige, au bonheur de laquelle il s'intéresse spécialement!—On comprend bien, et on loue, que Mme. Edmond Adam reçoive de son joli sourire, et remercie, de ses regards lumineuses,—ceux qui vont chez elle entendre sa belle traduction du la *Galathée* d'un jeune homme grec;—la Baronne de Pouilly,—cette pétillante *tante Anne*, si aimée aux salons du dernier Empire, fit bien aussi de charmer ses élégantes hôtes, en faisant jouer—dans le théâtre mignon qu'elle a dressé chez elle—une pièce chinoise d'une femme française, Marie Dumas, la laborieuse conférencière,—mais on devait tourner le dos à ce M. Molier qui ne trouve de mieux à faire que faire danser son cheval habillé en Liberté, et de danser lui-même sur son cheval, escorté de Mlle. Lehman, la jeune amazone capricieuse, au bonheur de laquelle il s'intéresse. Ce M. Molier a un cirque à lui,—et il s'amuse de la façon qu'on voit, en y déployant un luxe superbe, en fermant le manège avec des panneaux décoratifs de cette fête de Paris Murcie, trop bien inspirée vraiment, pour n'avoir pas mérité de tomber parmi les jambes du joli cheval blanc de Mlle. Lehman. La soirée équestre commença à 10 heures, et n'avait l'air de finir jusqu'à 3 h. du matin. On invita les *clowns* célèbres, les acrobates en vogue; on tomba dans la poussière aux rires bruyants des dames; on pantomima très sérieusement.—iC'en est fait—ioh bon Dieu!, du certain monde! On se donne déjà à la *clownerie*.—Ils ont beau d'être jolis, les chevaux blancs:—on aime mieux les cheveux blancs du père de M. Gambetta.

Il est bien qu'on pense à placer un peu mieux l'argent, tandis que des elegants desoeuvrés, sans savoir d'où il vient, le mettent aux pieds des chevaux, en Romains de Byzance, en Romains émaciés du temps de l'Empereur enfant et imbécile dont le grave Laurent vient de faire un si puissant tableau.—C'est à cela sans doute que pensaient les généreux artistes, les gens de lettres éclairés, qui viennent de se réunir pour fonder une maison de retraite et de santé, où les pauvres soldats du talent, les génies étouffés, les travailleurs brisés, les écrivains, les peintres usés sans fruit à son métier viendront chauffer sa vie couchante au doux soleil de l'amitié.

Détaille et Gérôme, Laboulaye et Charles Blanc sont les patrons de cette noble fondation. Victor Hugo a mis le premier son nom dans la belle œuvre, de cette main glorieuse qui venait d'écrire le petit discours, resplendissant de paix, malgré ses lieux communs, où il invitait,—pendant la discussion de l'amnistie,—les sénateurs français à la clémence. Il y a quelque chose de Moïse, dans ce vieillard auguste au front saillante.

Voilà un vrai roi! On ne se lasse pas de parler de lui. De sa verve sobre et puissante, il éclaire, ou il punit. Chez lui, on ne voit que des grandeurs,—des grandeurs de pensée, des grandeurs d'amour. Les petites choses du jour vivent là un instant—mais, se trouvant mal à son aise, s'enfuient honteuses. Autour de lui, on fait d'humanité: c'est ce qu'il aime: c'est ce qu'il fait lui-même.—Une foule de gens le serre de tout pres, en lui demandant des conseils. Il les donne toujours, quel que soit l'affaire, ne pouvant pas épuiser, ni son caudal d'amour, ni les connaissances multiples et étonnantes qu'il a du entasser, pour en pouvoir ôter ces sentences brèves et fermes, dont il aide d'une main virile le monde à se trouver et se diriger.—De quel amour on l'entoure! De quels regards de fils on le voit passer! De quel oeil enthousiaste il couvrait-il, à la séance fameuse du 3 Juillet, cet homme petit et insouciant, qui s'est révélé, tout d'une fois, un politique ferme, et ce qui vaut beaucoup mieux, un grand orateur!—

Victor Hugo avait lu ses mots profonds. Jules Simon venait de délivrer une péroraison dont la forme superbe cachait des colères politiques. Le Sénat retentissait encore de la parole vaillante de l'adversaire de l'amnistie,—et voici un tout petit homme, à la belle voix Gasconne, à l'air nonchalant, aux yeux vifs, qui se lève pour défendre l'amnistie attaquée. Ce fut le début d'un maître—dont on parle encore. Les Parisiens ont été bien surpris de voir se révéler un si mâle talent dans ce gai mondain qui allait toujours, d'un théâtre à l'autre, causant le drame avec Dumas, la coulisse avec Croizette, la vie galante avec celles qui la mènent, faisant son tour de boulevard—tantôt se promenant sur le trottoir avec quelq'un de ces amis à la redingote usée,—tantôt mollement tendu dans un *huit-ressorts* léger, causant amicalement avec

quelque beauté à la mode. On le savait le directeur aimable de *Le Temps*, un journal soporiphère que lui de son habileté, Sarcey de ses critiques, et Jules Clarétie de ses feuilletons, sont en train de remettre à la vie. Mais on ne croyait pas que le charmant viveur, l'ami de tout le monde, le journaliste souriant, fût devenu cet homme fort de la Gauche, qui vient de se lever dans un moment difficile et définitif.—Hébrard aime les artistes, et il a agi en artiste lui-même, en choisissant, pour paraître, le moment où il est déjà aimé par tout le monde. Sa parole, abondante de nature, est devenue sobre par l'étude. Il n'a pas eu ces colères foudroyantes et ces enthousiasmes naïfs des orateurs qui commencent. On voyait bien qu'avant de parler aux autres,—il s'était par longtemps parlé à soi-même. Ses idées limpides donnaient un étrange éclat à sa langue d'académicien. Cet écrivain souple qu'on appelle, dans les hauts cercles Parisiens, Hébrard tout court,—est bien dès aujourd'hui un des hommes saillants de cette pure et humaine politique française, qui d'une main ouvre les frontières aux exilés, sans excuser ses crimes, et d'une autre envoie à la fête de Pouchkine, la fête de la Russie, son représentant,—un écrivain estimable, d'ailleurs, M. Louis Leger, l'auteur connu de *l'Histoire de l'Autriche-Hongrie et des Etudes Slaves*.

iAh, quel vacarme,—si on aurait joué à Russie ce drame noble, mais sec, qui vient d'être joué à la Comédie française, au grand mécontentement des conservateurs, qui ont fait de son mieux pour le faire tomber,—même avant de paraître! Les succès républicains que M. Henri Bornier remporte avec ses tragédies; les applaudissements fiévreux dont on reçoit les œuvres de ces deux grands travailleurs, Erckmann-Chatrion, et ce généreux besoin de revendiquer sur la scène, comme partout, les droits des malheureux,—le tout aidé de la conviction de qu'une époque nouvelle a besoin de sa littérature et son théâtre,—ont inspiré sans doute à M. Paul Delair, un homme du jour, son drame *Garin*.—Une pièce nouvelle à la Comédie française est—ont le sait—un événement à Paris. Cette fois, l'action se déroulait dans ces jours sinistres où le seigneur volait au mari le premier baiser de sa femme. Le poète plaidait, dans des très beaux vers tragiques, d'une allure un peu âpre et fière,—la cause des bourgeois surchargés, dédaignés, bafoués par le seigneur.

¿Por quoi s'est-elle acharnée contre ce drame, la politique cléricale? ¿Veut-on une preuve plus éclatante de la sorte de vie qu'elle ferait trainer aux pauvres bourgeois?

La pièce, tout en frappant au coeur l'arbre seigneurial, n'avait de ces boutades patriotiques, ni de ces allusions de mauvais goût, qui—dans la pureté de statue qui convient à une œuvre dramatique—seraient des vraies tâches. *Garin* n'est, cependant, qu'une œuvre lu talent, érudite, mais recherchée,—ou l'excès d'intention a étouffé les ardeurs de l'inspiration,— incorrecte et belle. Ses personnages, en étant des idées, n'ont pas cette chaleur humaine qu'à Paris comme partout, on aime à sentir aux drames,—ni sont assez richement drapés pour se faire pardonner cette dureté. *Garin* a de grands morceaux, des effets choisis, des tableaux vraiment tragiques,—mais le souffle de la vie, le déroulement naturel des caractères, l'explication rationnelle de ses actions, dont on ne peut se passer aujourd'hui pour intéresser des spectateurs rationalistes—manquent à cette pièce en or et en marbre. Il faut que les pièces soient faites avec de la chair et du sang.

La salle était un peu republicaine, le soir de la première. Il est vrai que la haute gomme est déjà en villégiature. Elle avait cet aspect d'habit neuf, et peu usé, péculier des sociétés naissantes.—Chez les peuples où le gouvernement change souvent, on peut constater la différence frappante qu'il y a entre la couche qui vient et la couche qui s'en va. Préoccupé à la besogne politique; peu rassuré encore de son pouvoir et très pressé pour l'affermir, le monde gouvernemental de la République n'a pas encore eu le temps de se faire élégant. Il y a des natures distinguées d'elles—mêmes,—celles de Gambetta, de Simon, d'Henry Maret, un conseiller municipal aristocratique,—celle d'Hébrard, un parfait gentilhomme. Mais les hommes qui remuent la terre pour y semer des grains nouveaux, ont le droit de porter sur le front la trace des sillons qu'ils font sur la terre. La main devient âpre, à la besogne. Ils ne peuvent pas avoir cette coupable nonchalance des gens de monde, cette peau rose, ces épaules arrondies,—amoureusement préservées des coups qui font maigrir et saigner—par la suavité voluptueuse

des coussins des boudoirs.—On doit aimer ces salles bourgeoises: au moins, on y sifflerait M. Molier.

L'acteur Coquelin, l'ami intime de M. Gambetta, y était là, en suivant avec émotion les.

[...]

ne l'ait pas remarqué à Paris la reproduction exacte, ou une inspiration analogue, d'une des excellentes nouvelles du grand Herculano, l'écrivain portugais. On a tort à recourir aux maîtres, quand on en peut pas les effacer.

Le baryton Maurel croyait, lui, qu'il pouvait défier ceux qui l'avaient devancé dans le rôle de Méphystophèle du *Faust* de Gounod, qui a été obligé à changer un peu le rôle pour l'artiste,—et le baryton a réussi mieux que le poète. Si M. Delair n'a pu faire qu'une pièce belle et froide, Maurel a réussi à faire un diable grand seigneur, élégant et bizarre, moqueur et fantastique: c'était bien un diable Parisien.—Maurel étudie ses rôles jusqu'à la minutie; il les analyse comme un médecin; il se transforme à chaque rôle nouveau. Comme les Fourdinois, ces merveilleux ébénistes, font tout un appartement pour y placer un meuble, Maurel refait tout son être pour l'assimiler au caractère qu'il a à rendre. Il a très bien et très métalliquement ri, en terminant la sérénade du 4me. acte: *vous qui faites l'endormie!* Il a fait, de sa voix de baryton ténorisant, un magnifique *sol* de poitrine à la scène de l'église, qu'il a rendue, d'ailleurs, d'une façon très sobre et très remarquable, manquant heureusement la tradition qui faisait de cette scène une pantomime diabolique.

Mais ce qui a frappé le plus les habitués de l'Opera, a été ce costume noir dont Maurel a habillé Méphystophéle. ¿Où est-il, donc, le diable absolument rouge de Faure, cet autre baryton célèbre? Le naturalisme pénètre partout: il faut rester homme; quoiqu'on soit diable. Balanqui,—celui qui, avec la fameuse Mme. Carvalho, révéla *Faust* au public, en 1859—habillait Méphysto en noir, avec des crevés rouges. Faure, plus fantaisiste, rêva pour son costume les flammes de l'enfer. Maurel, plus dans le vrai, dans son rôle de diable visible, du mal caché, de la condamnation sans espoir,

l'habille en noir, sans flammes. C'est de la Métaphysique a la Grand Opéra:— c'est comme cela qui font les grands acteurs.

¿Quel dommage, que nous ne pouvions pas parler aujourd'hui de ce roman tiède et parfumé quoique légitimiste, qui signé d'un nom inconnu, vient de paraître! Ce sont les malheurs d'être trop jolie, que dans un roman a ce titre, raconte, en français tres elegant, M. André Gérard. La femme finit, lasse de tout, pour se marier a un honnête vieillard, à la tête chauve, quoiqu'elle soit encore *trop jolie*.—Et,—parole de roman—ils vivent en paix. Voilà ce qui n'est pas naturel. Moi—je plaindrai le vieillard!—

J.M

[¿Agosto? de 1880]
[Ms. en CEM]

LA SEMANA DE PARÍS

(Traducción)

En verano, París no está triste. La literatura, a pesar de reducirse demasiado gustosamente a moldes muy estrechos, produce libros nuevos; la política, con su lengua aguda y ponzoñosa,—sacude los periódicos. Se hacen burlas anticipadamente del buenazo del señor Gambetta; hasta se hace burla, con pluma grosera, de la encantadora hija del señor Jules Grévy; se traiciona el secreto teatral, dando al público un resumen maligno de un drama que está por ser representado; la gente se enfada por la calma solemne y la fuerza sólida con que el gobierno ha obtenido el respeto de sus órdenes, a pesar de las llamadas a la revolución armada desde los periódicos conservadores. *El Fígaro* llama a Gambetta: iemperador! *Le Gaulois* propone una medalla para condecorar a los magistrados que, ceñidos estrechamente a la tarea monárquica por ellos realizada, con toda la autoridad que les otorgaba la república que ellos trataban de derribar, se han visto obligados a dimitir:—esto no impide que un señor rico haga de *clown*; que un orador se dé a conocer;

que un barítono cante Mefistófeles trajeado de negro; que un académico vodevilista prepare un discurso que, según se dice, tendrá también algo de vodevil.

El señor Eugène Labiche, académico recientemente elegido, que tiene algo de Horacio, se había marchado al campo para escribir su obra académica. Tiene el espíritu ligero este fecundo vodevilista—brincador como un cabrito,—ágil como un muchacho,—sonriente como un azulejo, una de esas florecitas tan queridas por el emperador Guillermo. Legouvé—, que acaba de publicar unas páginas tan inquietas y palpitantes sobre María Malibrán; Augier,— el hombre de talento ágil, autor de esa donairosa carta por medio de la cual se ha vengado, con su apacibilidad generosa, de Sarah Bernhardt, que lo dejó plantado en medio del arroyo, mientras *La aventurera* famosa quedaba solamente en el anuncio; y Camille Doucet—secretario perpetuo de la Academia Francesa, ese temperamento clásico, acostumbrado a los libros, a la corbata blanca y a las amables sonrisas,—han asistido, encantados, a la lectura íntima del discurso de su amigo Labiche.

¡Ah!—ellos hacían mucho mejor que esos señores de la prensa, esos jugadores arruinados de París, esos vejetes perfumados, esos bulevarderos, esas damas ligeras, que iban allá tan solo para ver piruetear a un hombre que no se merece el dinero que tiene,—dinero que le ayuda a mantener como princesa a una niña de la cuerda floja, por cuya dicha él especialmente se interesa!—Se comprende bien, y se alaba, que madame Edmond Adam reciba con su graciosa sonrisa, y dé las gracias, con luminosas miradas, a los que van a su casa para oír su bella traducción de la *Galatea* de un joven griego;— la baronesa de Pouilly, esta chispeante *tía Ana*, tan querida en los salones del último imperio, hizo bien en deleitar a sus elegantes visitas haciendo representar—en un gracioso teatrico, montado en su casa—una pieza china de una mujer francesa: Marie Dumas, la laboriosa conferencista, —pero debía uno dar la espalda a ese señor Molier que no encuentra nada mejor que hacer bailar su caballo disfrazado de Libertad, bailando él mismo sobre su caballo, escoltado por la señorita Lehman, la joven amazona caprichosa, por cuya dicha él se interesa. Ese señor Molier tiene un circo

propio,—y se divierte de la manera que todos ven, ostentando en él un lujo soberbio, cerrando el picadero con paneles decorativos de esa fiesta de París-Murcia, demasiado bien inspirada, sin duda, para no haber merecido caer entre las patas del lindo caballo blanco de la señorita Lehman. La función ecuestre empezó a las diez de la noche, y no parecía querer terminar a las tres de la madrugada. Fueron invitados los payasos célebres, los acróbatas de moda; se produjeron caídas en el polvo entre las risas estrepitosas de las damas; se pantomimó muy seriamente.—¡Todo esto se hace, oh buen Dios, en cierto mundo! Se entregan ya a la payasada.—Por agradecidos que sean aquellos caballos blancos; preferimos los caballos blancos del padre del señor Gambetta.

Es cabal que se piense en invertir un poco mejor el dinero, mientras que los elegantes holgazanes, sin saber de dónde viene, lo ponen en las patas de los caballos, como romanos de Bizancio, como demacrados romanos de los tiempos del emperador niño y necio, del cual el grave Laurens acaba de hacer un cuadro tan vigoroso!—En esto, sin duda, pensaban los generosos artistas, los esclarecidos hombres de letras que acaban de reunirse para fundar una casa de retiro y de salud donde los pobres soldados del talento, los genios ahogados, los trabajadores cansados, los escritores, los pintores gastados sin provecho en su oficio, vendrán a calentar su vida tramontante al sol de la amistad. Detaille y Gérôme, Laboulaye y Charles Blanc son los patronos de esta noble fundación. Victor Hugo ha sido el primero en poner su nombre en esta bella obra, con esa mano gloriosa que acababa de escribir el pequeño discurso, resplandeciente de paz, a pesar de sus lugares comunes, en que invitaba,—durante la discusión de la amnistía,—a los senadores franceses a la clemencia. Hay algo de Moisés en este anciano augusto de abultada frente.

¡He ahí a un verdadero rey! Uno no se cansa de hablar de él. Con su palabra sobria y poderosa, él esclarece o castiga. En él no se ven sino grandezas,—grandezas de pensamiento, grandezas de amor. Las pequeñas cosas del día viven allí un instante—pero, hallándose fuera de su lugar, huyen avergonzadas. En su derredor se hace humanidad: es lo que él quiere: es lo que él mismo hace.—Una multitud de

personas lo apremia, pidiéndole consejos. Él los da siempre, no importa de qué se trate, no pudiendo agotar ni su caudal de amor, ni los conocimientos múltiples y asombrosos que ha debido amontonar para poder sacar de ellos esas sentencias breves y firmes por medio de las cuales, con mano viril, ayuda al mundo a hallarse y a dirigirse.—¡Con cuánto amor se le rodea! ¡Con qué miradas filiales se le ve pasar! ¡Con qué ojo entusiasta contemplaba, en la sesión famosa del tres de julio, a este hombre pequeño y despreocupado, que se ha revelado, de golpe, como político firme, y, lo que vale mucho más, como gran orador!

Victor Hugo había leído sus palabras profundas. Jules Simon acababa de pronunciar una peroración en cuya soberbia forma se ocultaban cóleras políticas. El Senado resonaba todavía con la esforzada palabra del adversario de la amnistía,—y he ahí a un hombrecito de bella voz gascona, de aire desenvuelto y de ojos vivaces que se levanta para defender a la amnistía atacada. Fue la aparición de un maestro,—del cual todavía se habla. Los parisienses quedaron muy sorprendidos de ver manifestarse tan viril talento en ese alegre hombre de mundo que iba siempre, de un teatro a otro, hablando de dramas con Dumas, de bastidores con Croizette, de vida galante con quienes la llevan, dando su vuelta por el bulevar—paseándose a veces por la acera con alguno de sus amigos de levita raída—a veces sensualmente echado en un *ocho muelles* ligero, hablando amistosamente con alguna belleza de moda. Se le conocía como afable administrador de *Le Temps*, diario soporífero que él con su habilidad, Sarcey con sus críticas, y Jules Clarétie con sus folletines, están haciendo volver a la vida. Pero no se creía que el agradable vividor, el amigo de todos, el periodista risueño, hubiera podido llegar a ser el hombre fuerte de la izquierda, que acababa de levantarse en un momento difícil y definitivo.—Hébrard quiere a los artistas, y él mismo ha actuado como artista, escogiendo, para revelarse, el momento en que es ya amado por todos. Su palabra, abundante por naturaleza, se ha vuelto sobria con el estudio. Él no tiene esas cóleras fulminantes, esos entusiasmos ingenuos de los oradores principiantes. Bien se veía que antes de hablar a los otros,—había hablado mucho tiempo consigo mismo. Sus diáfanos ideas impartían una

extrema brillantez a su lenguaje de académico. Este escritor flexible, llamado en las altas esferas parisienses sencillamente Hébrard,—es desde hoy, sin duda, uno de los hombres sobresalientes de esta pura y humana política francesa, que con una mano abre las fronteras a los desterrados, sin excusar sus crímenes, y con la otra envía a la fiesta de Pushkin, la fiesta de Rusia, a su representante,—un estimable escritor, por supuesto, el señor Louis Léger, el conocido autor de la *Historia de Austria-Hungría* y de los *Estudios eslavos*.

¡Qué alboroto,—si se hubiera representado en Rusia este drama noble, pero árido, que acaba de ser representado en la Comedia Francesa, con gran disgusto de los conservadores que han hecho de todo para hacerlo caer,—hasta antes de que apareciese! Los triunfos republicanos que el señor Henri de Bornier cosecha con sus tragedias; los aplausos frenéticos con que son recibidas las obras de esos dos grandes trabajadores, Erckmann-Chatrian, y esa generosa necesidad de reivindicar sobre la escena, como en todas partes, los derechos de los desdichados,—todo ayudado por el convencimiento de que una época nueva necesita su literatura y su teatro,—han sin duda inspirado al señor Paul Delair, el hombre del día, su drama *Garin*.— Una pieza nueva en la Comedia Francesa es, en París, como se sabe, un verdadero acontecimiento. Esta vez la acción se desarrolla en aquellos días siniestros en que el señor robaba al marido el primer beso de su esposa. El poeta, en magníficos versos trágicos de ademán algo áspero y arrogante, defiende la causa de los burgueses oprimidos, desdeñados, burlados por el señor. ¿Por qué se ha ensañado tanto contra este drama la política clerical? ¿Se quiere acaso una prueba más evidente de la clase de vida en que ella haría arrastrarse a los pobres burgueses?

La pieza, aun dando en el mismo corazón del árbol señorial, no lleva esas vehemencias patrióticas, ni esas alusiones de mal gusto, que—en la pureza estatuaria que conviene a una obra dramática—serían verdaderas manchas. *Garin*, sin embargo, no es sino una obra de talento, erudita, pero rebuscada,—en la que el exceso de intención ha ahogado los ardores de la inspiración,—incorrecta y bella.

Sus personajes, siendo ideas, no tienen este calor humano que en París, como en todas partes, se quiere sentir en los dramas,—ni están lo bastante ricamente vestidos para hacerse perdonar esta dureza. *Garin* tiene pasajes grandiosos, efectos escogidos, cuadros verdaderamente trágicos,—pero el soplo de la vida, el desarrollo natural de los caracteres, la explicación racional de sus acciones, de todo lo cual no puede prescindirse hoy para interesar a unos espectadores racionalistas—faltan a esta pieza de mármol y oro. Es menester que las piezas dramáticas estén hechas de carne y de sangre.

La concurrencia, en la noche de la primera representación, era algo republicana. Cierto que la alta sociedad se ha ido ya de veraneo. Tenía ese aspecto de traje nuevo, y poco usado, peculiar de las sociedades nacientes.—En los pueblos donde el gobierno cambia a menudo, se puede comprobar la diferencia patente que existe entre la camada que llega y la que se va. Preocupado en la tarea política, poco seguro todavía de su poder y muy apremiado por fortalecerlo, el mundo gubernamental de la República no ha tenido todavía tiempo de hacerse elegante. Hay naturalezas que por sí mismas son distinguidas,—la de Gambetta, la de Simon, la de Henri Maret, un concejal aristocrático,—la de Hébrard, un perfecto caballero. Pero los hombres que remueven la tierra para sembrar en ella mieses nuevas, tienen el derecho de llevar en la frente la traza de los surcos que ellos abren en la tierra. La mano, en la labor, se hace áspera. Ellos no pueden tener ese culpable descuido de la gente de sociedad, ese cutis rosado, esas espaldas redondeadas,—amorosamente preservadas de los golpes que enflaquecen y hacen sangrar, por la voluptuosa suavidad de los cojines de los *boudoirs*.—Uno debe gustar de esos saloncitos burgueses: al menos allí se silbaría al señor Molier.

El actor Coquelin, amigo íntimo del señor Gambetta, estaba allí, siguiendo con emoción los

[...]

que no lo haya notado en París la reproducción exacta, o una inspiración análoga, de una de las excelentes novelas del

gran Herculano, el escritor portugués. Es un error recurrir a los maestros, cuando no se les puede borrar.

El barítono Maurel creyó poder desafiar a los que le precedieron en el papel de Mefistófeles, en el *Fausto* de Gounod, que se vio obligado a cambiar un poco el papel para el artista,—y el barítono ha tenido más éxito que el poeta. Si el señor Delair solo ha podido producir una pieza fría y bella, Maurel logró crear un diablo gran señor, elegante y bizarro, burlón y fantástico: ha sido verdaderamente un diablo parisiense.—Maurel estudia sus papeles hasta los mínimos detalles; los analiza como un médico: se transforma en cada nuevo papel. Como los Fourdinois, maravillosos ebanistas, crean todo un apartamento para poner en él un mueble, rehace Maurel todo su ser para asimilarlo al carácter que debe reproducir. Ha reído muy bien y con voz muy metálica al terminar la serenata del cuarto acto: "*ivos que os hacéis la dormida!*" Ha dado, con su voz de barítono tenorizante, un magnífico *sol* de pecho en la escena de la iglesia, que, de otra parte, ha interpretado de manera muy sobria y notabilísima, alejándose afortunadamente de la tradición que hacía de esta escena una pantomima diabólica.

Pero lo que más ha asombrado a los asiduos de la Ópera, ha sido el traje negro con que Maurel vistió a Mefistófeles. ¿Dónde está, en suma, el diablo absolutamente rojo de Faure, aquel otro célebre barítono? El naturalismo penetra dondequiera: es menester quedar hombre, a pesar de ser uno diablo. Balanqué,—que con la famosa madame Carvalho, reveló *Fausto* al público, en 1859—trajeaba a Mefistófeles de negro, con aplicaciones rojas. Faure, más fantaseador, soñó para su traje las llamas del infierno. Maurel, siguiendo más la verdad en su papel de diablo visible, de mal oculto, de condenación sin esperanza, lo viste de negro, sin llamas. Eso es metafísica en la Gran Ópera:—así es como hacen los grandes actores.

¡Lástima que no podamos hablar hoy de esta novela tibia y perfumada, y sin embargo legitimista, que, firmada con un nombre desconocido, acaba de aparecer! Son las desdichas de ser demasiado bella las que, en una novela titulada así, nos cuenta, en un francés muy elegante, el señor André Gérard. La mujer, cansada de todo, acaba por casarse con un

honrado anciano de cabeza calva, a pesar de ser ella todavía *demasiado bella*. Y,—palabra de novela—viven en paz. He ahí lo que no es natural. En cuanto a mí—icompadeceré al anciano!

J.M.